CLAIRE CAYRON : PORTRAIT D'UNE TRADUCTRICE

Ana Cristina TAVARES
Département de Sciences Humaines, Centre de Langues et Cultures, Université *Lusófona* de Lisbonne, Portugal

Abstract: The article tackles briefly the problems of translation in the Portuguese-speaking world. Even if we are dealing with just one language, there is great cultural variety between Portuguese speakers from Portugal, Brazil, Africa and Asia, abundantly mirrored in the language of many authors which proves to be quite a challenge for translators. Then we will focus on Claire Cayron who devoted much of her lifetime translating the work of Miguel Torga into French. Thus, we will bring specific examples testifying to the various challenges offered by the Portuguese texts and the intelligent choices made by the translator.

Key-words: Portuguese-speaking world, Portuguese cultural variety

À propos de la traduction en langue portugaise

La langue portugaise est parlée dans plusieurs pays lusophones avec plus de 200 millions de locuteurs. Même s'il s'agit d'une seule langue il y a une grande diversité culturelle entre le Portugal, le Brésil, l'Afrique et l'Asie lusophones qui vont se refléter dans l'expression et constituent des défis pour les traducteurs.

La question orthographique suscite encore des polémiques. Dans ce domaine, les divergences entre le Portugal et le Brésil remontent au début du XX^{e} siècle (1911) et, à plusieurs reprises, il y eut des accords pour essayer d'unifier les deux systèmes orthographiques. Il fallait essayer de résoudre ce singulier problème d'une seule langue de culture avec deux systèmes d'orthographe officiels. Les variations dans les normes portugaise et brésilienne incluent tous les aspects de la langue mais à des degrés variables : ces variations sont importantes au niveau phonétique et lexical mais plus superficielles en ce qui concerne la

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

syntaxe. Finalement, avec le dernier accord ratifié récemment, on espère qu'il y aura un seul système orthographique pour les pays de langue portugaise. Cette norme doit être adoptée progressivement, jusqu'en 2014, aussi bien dans l'enseignement que dans l'édition.

Les deux piliers de la lusophonie sont évidemment le Portugal et le Brésil, tandis que l'Afrique constitue un cas spécifique[1]. En effet, le portugais est la langue officielle dans cinq pays africains (Angola, Cap-Vert, Guinée-Bissau, Mozambique et S. Tomé et Príncipe) mais ne peut pas être considéré comme langue nationale puisque dans les pays africains d'expression portugaise les seules langues nationales ce sont les idiomes locaux. Ce sont vraiment des pays où il existe un phénomène de diglossie. Cette grande extension de la langue portugaise pose un problème d'unité et de diversité. Il y a une évidente unité puisque tous les lusophones peuvent communiquer sans problèmes mais il y a une diversité qui ne doit pas se superposer à cette unité fondamentale.

La France, l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne, c'est l'axe géographique où les écrivains portugais et lusophones se déplacent en général. Les littératures de langue portugaise réussirent à sortir de leurs frontières il y a environ deux décennies comme des phénomènes culturels élargis. Avant, seuls des noms isolés arrivaient à acquérir une renommée internationale devenant universels, tels le poète Camões, le romancier réaliste Eça de Queirós ou le poète Fernando Pessoa, tout en laissant derrière eux une légion d'illustres inconnus. C'est dans les années 80-90 que les maisons d'édition étrangères en général commencent à avoir de l'intérêt pour différents auteurs portugais de prose et poésie et cet intérêt va s'accentuer avec l'attribution du prix Nobel de Littérature à José Saramago, en 1998.

Dans ce panorama difficile pour la traduction et la diffusion des auteurs lusophones on aimerait signaler le fait que, depuis plusieurs années, les textes littéraires traduits en français à partir du portugais sont de plus en plus nombreux. Cela est dû à l'initiative d'éditeurs, de revues, de libraires et aussi de traducteurs. De plus en plus les auteurs portugais, brésiliens et récemment les auteurs africains commencent à paraître aux

[1]Pour des informations détaillées consulter l'article de P. Teyssier, « A língua portuguesa no mundo », dans *Études de Littérature et de Linguistique*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian , 1990, pp.255-265.

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

vitrines des libraires, sont appréciés par ceux qui les lisent et gagnent des prix littéraires bien mérités.

Réflexions sur le profil et la tâche du traducteur :

Claire Cayron fut une des traductrices qui fit beaucoup pour la connaissance des auteurs de langue portugaise en France. Ainsi, traduisant une trentaine d'ouvrages, elle fit connaître des romanciers et/ou des poètes portugais comme Miguel Torga (14 titres traduits), Sophia de Mello Breyner, Wanda Ramos, l'historien Oliveira Martins et l'écrivain Ruben A. Elle a également traduit les Brésiliens Harry Laus et Caio Fernando Abreu.

Née en 1935, Cayron est morte à Paris à l'âge de 67 ans. Docteur ès Lettres, Cayron était Maître de Conférences de Littérature Comparée à l'IUT des métiers du livre, à l'Université Bordeaux-III. A ce titre, elle contribua à la formation de nombreux libraires. Claire Cayron avait soutenu une Thèse de Doctorat sur Simone de Beauvoir (éditée chez Gallimard en 1973). Mais c'est d'abord dans le domaine de la traduction qu'elle se fit connaître puisqu'elle a été un des membres fondateurs d'ATLAS (Assises de la Traduction Littéraire en Arles) et a reçu en 1995 le prix Halpérine-Kaminsky pour l'ensemble de son œuvre de traductrice. On aimerait signaler que ses efforts ont toujours porté sur le besoin de reconnaissance de la dimension intellectuelle et spirituelle de la traduction.

La découverte de l'écrivain portugais Miguel Torga, en 1973, donna à Claire Cayron l'occasion d'exercer pleinement ce qu'elle nommait sa « passion lusophone ». En effet, elle fut sa traductrice passionnée mais aussi sa lectrice critique et l'interprète fidèle de son univers. À partir de 1982 et durant une quinzaine d'années, elle se voua entièrement au travail de traduire toute l'œuvre de ce chantre de la terre portugaise.

Penchons-nous brièvement sur Miguel Torga (1907-1995) pour mieux comprendre la tâche de la traductrice. Il s'agit d'un écrivain portugais ayant vécu quelques années au Brésil et qui transforma cette expérience de vie en matière littéraire. Né dans une famille paysanne d'un village pauvre du nord du Portugal il a publié une œuvre considérable : contes, nouvelles, romans, poèmes, chroniques, essais,

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

théâtre et un journal intime en plusieurs volumes. Sous l'identité d'Adolfo Correia da Rocha, son vrai nom, il était médecin ORL dans la ville de Coimbra. Il devint un classique de son vivant, en raison de la diversité, de l'originalité et de l'universalité de son œuvre, à l'image de l'un de ses aphorismes : « L'universel, c'est le local moins les murs ».

Claire Cayron, très méthodique et soucieuse de perfection, éprouva la nécessité de connaître les référents historiques et culturels pour comprendre certaines allusions intertextuelles dans l'œuvre de Torga. Ainsi, Cayron ressentit le besoin d'explorer le cadre temporel et géographique des textes de Torga et accepta l'aide de l'écrivain qui lui prêta les clés de sa maison natale, dans les montagnes du nord du Portugal. Selon la traductrice, ce voyage et d'autres qui s'ensuivirent lui furent très utiles pour réaliser une meilleure traduction puisque reconnaître tous les coins cités dans le texte confère une autre dimension à la lecture et évidemment, par la suite, à la traduction.

La traductrice, dans son analyse minutieuse, prête une attention particulière aux microstructures et donne comme exemple de sa méthode et de ses choix la traduction de la nouvelle « Le Secret » dans le volume *Lapidaires*. En effet, le personnage Pedro se baigna dans une « lagoa », mot féminin qui perdrait toute sa portée symbolique si la traductrice avait mis « le lac » ou « l'étang ». En effet, tout doit être féminisé dans l'atmosphère du jeune homme, même le liquide où il retourne avant de mourir. La traductrice choisit donc le mot « lagune », seul mot féminin disponible en français.

Selon la traductrice, Torga a une pensée et une forme d'écriture lapidaire, il est comme un tailleur de diamants, il voulait une écriture nette à laquelle elle essaya d'être fidèle. Claire respecte les deux langues sans léser l'une ou l'autre et manifeste de la rigueur alliée à la souplesse.

Parfois elle crée des néologismes pour traduire ceux inventés par Torga ou pour traduire un mot qui n'a pas d'équivalent en français. Par exemple, pour le mot « convivência » en portugais, la traductrice sait que ce n'est pas « cohabitation », ni « coexistence », c'est le fait de « vivre ensemble y compris avec soi-même », ainsi Claire crée le néologisme « convivance » sur le modèle de «sur-vivance ».

La traductrice Cayron eut surtout des difficultés dans le domaine du vocabulaire, parfois d'origine Tupi, désignant des réalités locales

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

brésiliennes comme la flore, la faune ou la cuisine, présentes dans le deuxième jour de *La création du Monde*. D'ailleurs, au début du chapitre de ce livre la traductrice indique, dans une note, que le vocabulaire désignant la flore et la faune du Brésil, ainsi que certaines nourritures ou boissons a été reproduit en italique dans la langue originale, dont elle nous donne un bref lexique :

> **Arbres** : *Braúna, embaúba, ipé, jacarandá* (à fleurs), *maracujá* (fruitier), *peroba, quiabo* (fruitier), *sucupira*.[…]
> **Oiseaux** :*Araponga, inhambu, jao, juriti* (chanteur), *urubu* (rapace).[…]
> **Rongeurs** : *Caxinguelé* (sorte d'écureil), *capivara, cotia, paca*.
> **Boissons** : (à base d'alcool de canne) : *Bagaço, cachaça, garapa*.
> **Nourritures** : *Angu* (bouillie à base de maïs), *mingau* (fleur de farine de maïs), *canjica* (brisures de maïs), *fubá* (farine de maïs), *pé-de-moleque* (gâteau de sucre de canne à la pistache), *passoca* (gâteau de farine de maïs), *boia* (casse-croûte).[2]

En ce qui concerne la nourriture il y a aussi des allusions aux plats traditionnels portugais et la traductrice préfère maintenir le terme original, le laissant en italique, et ajoutant une note en bas de page : « […] ma tante faisait du *caldo verde*. (Note de la traductrice : La soupe aux choux portugaise, véritable plat national) » (p.108).

La traductrice inclut également dans ce lexique initial des mots utilisés couramment dont on cite quelques exemples : « *caboclo*, métis ; *favela*, bidonville ; *fazenda*, grande propriété ; *bandeirante*, pionnier, » entre autres. (p.74)

Une autre difficulté dans la traduction des textes torguiens se doit à la présence de proverbes, de dictons traditionnels ou d'autres inventés par l'écrivain lui-même. Ainsi, avec le sens de « baisser les bras » ou « abandonner la partie » au Portugal on dit « pôr a viola no saco »

[2] M. Torga, *La création du monde*, Paris, Éd. Aubier, 1985, (trad. du portugais par Claire Cayron), p.74.

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

que Claire restitue comme « remettre son violon dans l'étui » et elle aima tellement cette allocution qu'elle l'importa en français.

Des allusions aux traditions populaires constituent un autre souci pour la traductrice. Ainsi, par exemple, le jeune Torga récite à sa tante du Brésil les litanies de sa montagne natale du Portugal utilisées pour soigner les boutons attribués aux projections venimeuses de certains animaux : « Eu te benzo e te rebenzo/Na cabeça e no rabo/Se és sapo ou sapão/Ou aranha ou aranhão, /Ou bicho de má nação »[3]. La traductrice essaya de maintenir les effets sonores recourant même à la création de nouveaux mots: « Je te bénis et rebénis, /à la tête et au fondement. /Que tu sois crapaud crapaudant/ ou encore aragne aragnante/ou bien bestiole malfaisante… » (p.82-83)

Les titres utilisés au Brésil posent des défis aux traducteurs de langue portugaise. Cayron adopte des solutions différentes, parfois elle maintient les formules de l'original qui donnent le ton local comme dans le cas de « Dona Candinha », ou « sinhá », avec le sens de « madame » en français standard. D'autres fois elle traduit, essayant toujours de garder l'atmosphère coloniale, voire exotique : « nhôzinho Leandro » devient dans la traduction « missié Leandro », mot utilisé souvent par les personnages des anciennes colonies françaises, au lieu de « monsieur » de la langue standard.

Claire réalisa la tâche énorme de traduire l'œuvre immense de Torga (50 volumes) parce qu'elle défend l'unité de traduction à l'image de l'unité d'écriture et en plus parce que cela est utile pour trouver des solutions de traduction. Elle défend la plasticité du français, et considère qu'il y a des français littéraires (ceux de Proust, de Beckett…) et pas un français littéraire.

En somme, Claire Cayron traduit le sens avec correction syntaxique et maintient la dynamique mais aussi le rythme et la musicalité du texte original qui en constituent sa beauté. Pour elle, la traduction, plutôt qu'une entreprise, est une véritable aventure intellectuelle, elle veut découvrir l'auteur et ensuite faire partager cette découverte au lecteur.

[3] M. Torga, *A criação do mundo – os dois primeiros dias* (4e éd.), Coimbra, Éd. de l'auteur, 1969, p.125.

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

À propos des difficultés de la traduction de certains auteurs lusophones on aimerait citer Michel Laban, traducteur vers le français du romancier portugais Cardoso Pires mais aussi des écrivains angolais, mozambicains ou capverdiens et qui a dit ceci :[4]

Quand je traduis un texte africain, je me trouve face à l'immense obstacle qui est celui de traduire plusieurs langues en même temps. Traduire Luandino Vieira, d'Angola, c'est traduire du portugais standard, et là ça va ; c'est aussi traduire du portugais de Luanda, la capitale de l'Angola, et là c'est déjà plus difficile, il faut être au courant de toutes les subtilités, il y a un décalage par rapport à la norme de Lisbonne. C'est aussi traduire souvent des termes du Kimbundu, une langue africaine de la région de Luanda. C'est ensuite traduire des créations propres à l'auteur […]. (p. 46-47)

Et ensuite il affirme aussi :

Dans les textes africains, on peut déraper et quelquefois exploser, ce qui est le cas par exemple avec Mia Couto qui crée des termes. Il faut arriver à en faire parallèlement, et cela c'est très difficile, mais enfin on peut casser la norme. À mon avis, le français admet moins bien ces ruptures que le portugais. […] Je constate que la langue portugaise a une très grande souplesse de normes. […] Pour la langue portugaise en général, il n'y a pas eu d'Académie française […] nous, avec notre français très standard, très sage, que certains écrivains français évidemment ont bousculé […] en général on se sent beaucoup moins libre qu'en portugais. (p. 48)

Conclusion :

Le portugais, langue de communication sur plusieurs continents, est à la fois riche et diversifiée, sans perdre son unité fondamentale, ce qui pose aux traducteurs des défis quand ils s'intéressent à des écrivains issus de continents et de cultures différentes.

[4] M. Giudicelli, « La traduction des auteurs de langue portugaise dans le monde », dans *Onzièmes assises de la traduction littéraire*, Arles, Actes Sud, 1995, pp.31-65.

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

On pense que la langue portugaise connaît un nouvel essor, elle est en train de s'enrichir linguistiquement et culturellement avec les apports des anciennes colonies, elle reste très souple et absorbe le nouveau lexique ainsi que des constructions syntaxiques inusitées, de façon remarquable. Ce qui nous paraît essentiel c'est d'avoir une uniformité orthographique qui règle la langue écrite au nom de l'unité linguistique sans toutefois nier la variété et la création des différents espaces culturels. La langue portugaise, langue universelle puisqu'elle n'appartient pas à un seul groupe humain, ne doit rien perdre de son unité, et c'est cela qui permet aux traducteurs de s'intéresser à des écrivains issus des différents continents.

Pour finir, pourquoi attachons-nous autant d'importance au profil du traducteur ? On défend l'idée que le traducteur littéraire est une sorte de co-auteur de l'œuvre qui doit souvent faire appel à la créativité pour résoudre des problèmes du domaine linguistique et culturel. Il y a un équilibre difficile à trouver entre la fidélité au texte original, le respect de la langue d'arrivée et du lecteur. Le traducteur a donc un rôle essentiel avec sa créativité et son intuition. A l'instar de certains chercheurs[5] on soutient que la traduction littéraire, si elle est vraiment artistique, dans le sens d'être fidèle à l'original aussi bien du point de vue de la forme que du sens, est aussi une œuvre d'art, et son auteur, le traducteur, un véritable créateur. En somme, le critique de traduction doit établir un profil du traducteur pour connaître, comprendre et expliquer ses choix traductologiques.

On pense que dans la traduction il s'agit de trouver une sorte de troisième langue où confluent la langue de départ et la langue d'arrivée. Comme quelques écrivains et traducteurs on considère que les traducteurs essayent d'élargir les limites et les possibilités de la langue par leur créativité, aussi bien l'écrivain que le traducteur ont la possibilité de faire entrer dans la langue une subtilité, une émotion qui n'existaient pas auparavant. On soutient qu'il faut laisser parler davantage la langue de l'original dans la langue traduite ce qui permet

[5] A. Orzeszeck, « Traducción y cultura », dans Fernández, Leandro Félix et Arjonilla, Emílio Ortega (Org.), *Lecciones de teoria y práctica de la traducción*, Málaga, Université de Málaga, 1997, p.167.

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)

d'enrichir la langue cible. Il faut pénétrer l'esprit de l'auteur et oser comme lui des tournures inusitées.

Par rapport à d'autres pays colonisateurs, on considère que le Portugal n'a pas une attitude de possession envers la langue. Des écrivains brésiliens, angolais ou mozambicains ont reçu au Portugal des prix littéraires même si leurs textes possèdent de nombreuses tournures lexicales ou syntaxiques non normalisées par le Portugal. C'est le cas, par exemple de l'écrivain angolais Luandino Vieira ou du mozambicain Mia Couto qui, comme le brésilien Guimarães Rosa, sont acceptés comme des écrivains de l'espace lusophone tout court. Il faut insister sur le fait que d'un point de vue linguistique il s'agit d'une seule et même langue. En plus, d'un point de vue stratégique il faut mettre en évidence ce qui unit le portugais parlé au Portugal, au Brésil ou en Afrique plutôt que de privilégier les différences et subtilités propres à chaque espace culturel.

BDD-A5059 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 01:55:00 UTC)